

CRITIQUE, opéra. CARDIFF, Wales Millennium Centre, le 20 septembre 2026. BARTOK : Le Château de Barbe-Bleue / STRAVINSKY : Oedipus Rex. C. Rice, N. Berg, P. Hoare... Joe Hill-Gibbins / Lidiya Yankovskaya

Le *Welsh National Opera* a ouvert sa saison avec un diptyque associant *Le Château de Barbe-Bleue* de Béla Bartók et *Oedipus Rex* d'Igor Stravinsky, sous la direction scénique de Joe Hill-Gibbins. Le programme affichait une ambition claire : faire dialoguer deux œuvres du vingtième siècle autour du pouvoir, du destin et de l'enfermement psychologique. Le résultat vocal a largement tenu cette promesse. La cohérence scénique, en revanche, laisse une impression plus mitigée, la maison galloise ayant repris telle quelle une mise en scène déjà vue à l'*English National Opera*, plutôt que de bâtir une lecture qui lui soit propre.

Le décor, unique pour les deux ouvrages, reprend en effet le dispositif conçu à

Londres : une longue tableée dépouillée, blanche pour *Barbe-*

Bleue, repeinte en rouge et fragmentée en plusieurs tables pour *Oedipus Rex*, où elle évoque davantage une cantine d'une entreprise qu'un lieu de tragédie antique. Les chanteurs y grimpent, s'y agrippent, déplacent sans relâche des chaises dont la fonction dramaturgique demeure obscure. On comprend l'intention de continuité entre les deux volets, mais la parenté visuelle est si étroite qu'elle finit par brouiller ce qui distingue les deux univers, l'un intime et conjugal, l'autre collectif et politique.



Chez Bartók, l'accumulation d'accessoires, fleurs maculées de sang, confettis dorés figurant les bijoux, couverts détournés en armes, et surtout une quinzaine d'anciennes épouses en robe de mariée accompagnées d'un chœur de femmes, dilue le compte

précis voulu par Bartók et son librettiste **Béla Balázs**, qui n'évoquaient que trois épouses, rencontrées à l'aube, à midi et au crépuscule. Cette multiplication transforme un chagrin soigneusement mesuré en scène de foule et affaiblit la portée du septième tableau. Le *Prologue* rappelle pourtant que rien de tout cela ne doit se lire au premier degré, Balázs situant explicitement l'action à l'intérieur de l'esprit du Duc. Une version de concert, portée par des voix de cette qualité, aurait sans doute mieux servi cette dimension intérieure qu'une agitation de noce déréglée.

Christine Rice a incarné Judith avec une intensité constante, jamais du côté du mélodrame facile, la voix conservant chaleur et projection jusque dans les phrases les plus tendues du dernier tableau. **Nathan Berg** lui a donné la réplique en Barbe-Bleue avec une noirceur nuancée, révélant une vulnérabilité qui évite au personnage de sombrer dans la simple figure du monstre. Après l'entracte, les deux chanteurs sont réapparus en Jocaste et Tirésias dans *Oedipus Rex*, la production revendiquée cette fois comme une véritable création maison. La parenté esthétique avec le premier volet reste toutefois si marquée que l'on croit assister à la suite d'un même spectacle plutôt qu'à une œuvre distincte, jusque dans la présence d'un chœur d'hommes reproduisant les déplacements du chœur féminin précédent.

Peter Hoare, vêtu de rouge, a livré un Œdipe habité par le doute et la culpabilité, la voix ductile jusque dans les passages les plus déclamatoires. **Stephen Richardson** a assuré avec autorité les rôles de Créon et du Messager. **Alun Rhys-Jenkins**, membre du chœur du WNO, a chanté un Berger de belle tenue ; on notera que ce chanteur familier de la scène galloise apporte à chacune de ses interventions une solidité qui doit beaucoup à sa pratique régulière du chœur maison. L.

J. Parkinson, qui dit le Prologue de *Barbe-Bleue*, ne quitte jamais vraiment le plateau : il y reste en majordome du Duc pendant tout le premier volet avant de revenir, après l'entracte, dans le rôle du récitant d'*Oedipus Rex*. On regrettera que cette narration, portée en anglais, n'ait pas été confiée au gallois, alors que la partition elle-même juxtapose déjà le français de Cocteau et le latin de la traduction liturgique. Le choix aurait donné tout son sens à une production montée dans la capitale galloise ; en l'état, il ajoute simplement une troisième langue à une œuvre qui en comptait déjà deux, sans que l'anglais n'apporte de résonance particulière au projet.



Lidiya Yankovskaya a dirigé les deux ouvrages avec un sens sûr de la tension,

l'**Orchestre du WNO** répondant avec une élégance certaine dans les pages les plus intimes et une vigueur bienvenue dans les épisodes les plus âpres, une réussite d'autant plus notable au regard des difficultés financières traversées par la compagnie ces dernières saisons. Un éclairage blanc très cru, virant sans nuance au rouge, a par moments rendu les surtitres illisibles, contrariant la lecture d'une partition déjà dense. Reste la question de fond que pose ce diptyque : une compagnie nationale subventionnée peut-elle se contenter d'importer une production déjà vue à Londres pour habiller, dans les mêmes teintes, l'œuvre qu'elle présente comme sa création propre ? La saison prévoit par ailleurs une *Bohème* provenant du festival de Glyndebourne, elle aussi reprise telle quelle... La qualité des voix réunies à Cardiff ne fait aucun doute ; celle du projet scénique qui les accueille laisse, elle, la question ouverte.

**CRITIQUE, opéra. CARDIFF, Wales Millennium Centre, le 20
septembre 2026. BARTOK : Le Château de Barbe-Bleue /
STRAVINSKY : Oedipus Rex. C. Rice, N. Berg, P. Hoare... Joe
Hill-Gibbins / Lidiya Yankovskaya. Crédit photo (c) Dafydd Owen**

CRITIQUE, opéra. CARDIFF, Welsh National Opera (Welsh Millenium Center), le 2 octobre 2025. BERNSTEIN : Candide. E. Lyon, S. Mafi, A. J. Payne... James Bonas / Ryan McAdams

Candide de Leonard Bernstein, déjà présenté au Welsh National Opera, a fait un rapide retour sur la scène du *Welsh Millenium Center* de Cardiff, et cette production s'est avérée plus fraîche, enivrante et irrévérencieusement amusante que jamais. Adapté du roman satirique de Voltaire, l'ouvrage de Leonard Bernstein demeure une œuvre qui résiste à toute catégorisation facile. Est-ce un opéra ? Une comédie musicale ? Un opérette ? La démarche audacieuse du WNO lui donne de ce dernier qualificatif.

Sous la direction de **Ryan McAdams**, l'**Orchestre du WNO** a offert une restitution riche et puissante de la partition envoûtante de Bernstein, offrant une assise absolument étincelante à la production, qui a glissé sans effort entre la farce bouffonne et la satire mordante. De fait, *Candide* est à la fois une joyeuse escapade et une histoire d'une profonde noirceur. Ici, le rythme était implacable, propulsant le récit à une vitesse vertigineuse alors qu'il entraîne son héros naïf d'un

événement catastrophique à un autre. Le tranchant sombre de la critique originale de l'optimisme par Voltaire n'a jamais été adouci, et cette production a pleinement embrassé ses éléments les plus noirs. Depuis la séquence cauchemardesque de l'Autodafé, aussi terrifiante que démente, jusqu'à l'humour acerbe et ironique qui parcourt tout le spectacle, le spectacle a veillé à ce que la satire soit incisive, dérangeante et, par moments, profondément inconfortable. Ce fut une production qui a fait rire le public, même quand il grimaçait – sans jamais perdre de vue l'absurdité fondamentale de l'existence humaine.

Au cœur de ce *Candide* se trouve une distribution puissante, chacune et chacun apportant une singularité à son rôle. L'interprétation du personnage éponyme par **Ed Lyon** est d'une justesse absolue : chaleureuse, sincère, et suggérant avec subtilité la montée du cynisme du personnage. Sa voix de ténor, pleine de couleurs et d'émotion, capture parfaitement l'arc du parcours de Candide, depuis son idéalisme ingénu jusqu'à sa vision plus désenchantée du monde. Cunégonde, incarnée par **Soraya Mafi**, est une autre prouesse. Sa performance fut à la fois éblouissante et profondément comique, son interprétation de « *Glitter and Be Gay* » comptant parmi les moments les plus palpitants de la soirée. Sa *coloratura* est impeccable, son sens du *timing* comique irréprochable, et sa capacité à dominer la scène est tout simplement spectaculaire. Par ailleurs, **Amy J. Payne**, dans le rôle de la Vieille Dame, lui a pratiquement volé la vedette. Sa riche voix de mezzo-soprano, alliée à un talent comique impeccable, ont fait de son interprétation un tour de force à la fois vocal et théâtral.

Les rôles secondaires étaient tout aussi solides, avec Paquette (**Francesca Saracino**) apportant un charme espiègle et Maximilian (**Jack Holton**) injectant une dose irrésistible d'humour glorieusement vaniteux. Si l'humour un peu camp frise parfois les sensibilités contemporaines, il ne fait qu'ajouter

à l'atmosphère enjouée et hilarante de la production. **Aled Hall** et **Alun Rhys-Jenkins** complètent l'ensemble avec de belles performances dans des rôles plus petits, prouvant qu'ici, rien n'est de simple remplissage.

Rakie Ayola, dans le double rôle de Pangloss et du Narrateur, a assuré la cohérence de l'ensemble. Son jeu malicieux et sa maîtrise vocale aisée en font l'une des figures les plus magnétiques de la production, alliant esprit et chaleur tandis qu'il guide le public à travers le parcours absurde de *Candide*. Et il y a bien sûr le **Chœur du WNO**, qui livre une performance sublime, presque fuguée dans la *finale* « *Make Our Garden Grow* ». Cet hymne à l'espoir, la résilience et la survie, semble plus poignant que jamais, alors que notre monde, à l'instar du voyage de *Candide*, semble se précipiter toujours plus loin dans le chaos.

Le metteur en scène **James Bonas** a habilement contourné certaines des difficultés traditionnelles que pose *Candide*, notamment ses lieux changeants et ses tons extrêmement variables, en ayant recours aux projections animées créées par le Français **Grégoire Pont**. Ces animations pleines d'esprit et naïves – évoquant des dessins à la craie – ont ajouté une couche supplémentaire de charme et de clarté au récit chaotique. Loin de détourner l'attention de l'action, les projections ont servi de complément visuel parfait à l'élan implacable et à l'humour cinglant de l'œuvre.

La chorégraphie, conçue par **Ewan Jones**, a maintenu le rythme avec une énergie juvénile et un sens du comique parfaitement exécuté. Les danseurs de l'ensemble, qui aident à faire avancer l'histoire, ajoutent une physicalité qui amplifie la vitalité contagieuse du spectacle. Chaque instant de *Candide* semblait faire partie d'un spectacle enivrant et plus grand que nature, soutenu par un sens du jeu et de l'invention.

Malgré les coupes budgétaires qui affectent le WNO, ce *Candide*

transcende les défis, prouvant que même par temps difficiles, la compagnie galloise peut offrir des productions d'une réelle substance et d'une grande joie. Le résultat est un spectacle qui non seulement divertit, mais donne aussi au public beaucoup à méditer : une joyeuse épopée débordante, doublé d'un commentaire social acéré.

CRITIQUE, opéra. CARDIFF, Welsh National Opera (Welsh Millenium Center), le 2 octobre 2025. BERNSTEIN : Candide. E. Lyon, S. Mafi, A. J. Payne... James Bonas / Ryan McAdams. Crédit photo (c) Dafydd Owen